TEXTE ET PHOTOS JEAN-CHARLES COUGNY

EVOLUTION DES BATIMENTS AGRICOLES EN MORVAN

Si l'on compare les photos actuelles avec celles du siècle dernier, on ne peut pas dire que les paysages du Morvan aient beaucoup changé. Certes, les parcelles agricoles sont plus grandes, beaucoup de haies ont disparu ou sont calibrées au broyeur et une partie des forêts de feuillus s'est vue remplacée par des résineux. Mais ce qui aujourd'hui saute le plus aux yeux , c'est la multiplication des gigantesques bâtiments à usage agricole. Nous allons essayer, dans cet article, de comprendre pourquoi on en est arrivé à construire ce genre de grande bâtisse, ses avantages et inconvénients et nous nous pencherons sur leur avenir à eux, mais aussi de ceux qu'ils ont remplacés. ➡

Evolution des bâtiments agricoles en Morvan

■ BÂTIMENTS TRADITIONNELS.

UN PEU D'HISTOIRE...

En Morvan comme ailleurs, l'activité humaine en constante évolution a toujours beaucoup influé sur les paysages. Ainsi, au sud du massif, au pied de la petite bourgade de Montcenis, la famille Schneider a fait naître pour les besoins de l'industrie la cité du Creusot qui a vécu plus d'un siècle au son du marteau-pilon, avant que la fermeture de l'usine sidérurgique ne transforme à nouveau la ville.

L'agriculture étant depuis toujours la principale activité du Morvan, c'est son évolution qui a modifié le paysage. Certes, en 1850, on trouvait déjà des vaches dans notre territoire, mais elles étaient beaucoup moins nombreuses. Et pour plusieurs raisons. D'une part, les bovins servaient avant tout à la traction, pour le charroi, le labour et les divers travaux de la campagne. D'autre part, les rendements en céréales étaient faibles et la population à nourrir importante, ce qui impliquait que 80 % des terres étaient utilisées pour la culture, d'autant plus que les céréales étaient aussi le carburant de la traction animale. On ne mettait les vaches que dans les parcelles non labourables, les prés de joncs, les mouilles. Dans les prés trop pentus, on élevait plutôt des moutons ou des chèvres. On avait une vache pour le lait, qui souvent les premiers mois nourrissait à moitié un veau qu'on tuait pour soi, quelques bêtes pour le travail, et quelques autres pour le renouvellement.

On élevait rarement les bovins pour la viande. Seulement quelques fois lorsqu'ils ne servaient plus au travail, mais ils étaient alors souvent envoyés pour être engraissés dans les pays d'embouche comme le Brionnais ou le Bassin parisien, pas loin des centres d'abattage où l'on devait les emmener à pied.

A ce moment-là, la ferme moyenne du Morvan ne nécessitait donc pas de grands bâtiments. Il fallait une grange pour mettre à l'abri le foin et les gerbes de céréales à battre qui devenaient paille et grain. Une étable où l'on attachait une dizaine de bovins, une bergerie pour les moutons, une écurie de chèvres, de cochons, un fournier pour faire cuire la soupe de ces derniers.

■ PETIT BATIMENT NIVERNAIS.

L'étable était souvent pavée et le fumier évacué quotidiennement à la brouette en formant un tas au milieu de la cour. Il n'y avait pas d'abreuvoir automatique et on détachait les animaux deux fois par jour pour les emmener boire à la fontaine la plus proche. Le fourrage généralement stocké au-dessus de l'étable était descendu dans l'abat-foin puis distribué à la fourche dans les râteliers Les auges servaient à rajouter un peu de céréales ou de betteraves à la ration journalière.
A cette époque, l'agriculture était avant tout une agriculture de subsistance. On produisait d'abord pour se nourrir et on ne vendait que les excédents pour faire rentrer un peu d'argent pour payer entre autres le fermage (bien que les métayers payaient encore en nature), les outils, les habits, le vin…enfin, le peu qu'on ne pouvait produire.

SOUDAIN, LA «RÉVOLUTION VERTE»…

Ce qui a tout changé, c'est ce qu'on a appelé la «révolution verte». A la fin de la Seconde Guerre mondiale, la France était incapable de nourrir toute sa population. Il a donc été décidé d'y remédier et de transformer radicalement l'agriculture en utilisant des techniques modernes, du matériel perfectionné, des engrais, des désherbants. Le but était d'employer dans ce secteur les méthodes qui avaient réussi dans l'industrie et favorisé son développement. Or parmi ces méthodes, il en est une qui eut beaucoup d'importance, c'est la spécialisation des exploitations mais aussi des régions. Plus question que chaque paysan français ait huit à dix vaches, deux cochons, cinq chèvres, des volailles et une petite troupe de moutons. Il fallait choisir et ce en fonction de ce qu'il était possible de produire localement. Or, dans le Morvan, les sols granitiques ne permettant guère d'envisager des récoltes de céréales comparables à ce qui se produisait dans la Beauce ou même dans le Nivernais, les agriculteurs se sont petit à petit tournés vers l'élevage.
Mais la spécialisation ne s'est pas arrêtée là. Au milieu du siècle dernier, les exploitations morvandelles pratiquaient un élevage relativement diversifié, et c'est alors qu'une autre forme de spécialisation a changé la donne. Des problèmes sanitaires en Italie ont fait que nos voisins transalpins ont abandonné leur troupeau de vaches reproductrices pour venir acheter les veaux nés dans le centre de la France et âgés de neuf à douze mois. Il s'est alors créé un marché, les Italiens achetant les veaux nés et élevés au pis de leur mère, en Morvan en particulier, pour les engraisser, notamment avec les rendements fourragers fabuleux effectués dans la plaine du Pô. L'élevage allaitant été né.

FIN DU XXE SIÈCLE…

Cinquante ans plus tard, malgré quelques crises comme l'affaire de la vache folle ou pendant de nombreuses années à cause des fluctuations monétaires du franc et de la lire, ce commerce est toujours florissant. Mieux, la plupart des exploitations morvandelles ne travaillent plus que pour ce créneau. D'autant que l'abandon de l'élevage du mouton à été favorisé par une baisse des prix consécutive à l'arrivée de la Grande-Bretagne dans l'Europe, laquelle a inondé le marché d'agneaux néo-zélandais. Le cochon, bien que symbole de l'alimentation morvandelle, avec le jambon du Morvan, a lui aussi été sacrifié sous prétexte que seule l'industrialisation de l'élevage était rentable, et il se trouve que celle-ci provoque aujourd'hui une aversion de la part des habitants non agriculteurs qui craignent, entre autres la mauvaise odeur.
Or, cette spécialisation, grâce aux progrès de la mécanisation et avec les diverses orientations des politiques agricoles européennes, a abouti à une formidable augmentation à la fois de la taille des exploitations mais aussi du nombre de vaches nourrices à l'hectare. Il a donc fallu moderniser et agrandir les étables.

■ CORNADIS.

Bien sûr, le pavage du sol fut remplacé par le ciment, l'abreuvement se fit par des l'installations d'abreuvoirs automatiques et l'enlèvement du fumier se réalisa avec des systèmes de curage électriques. On changea même la disposition des vaches à l'intérieur de l'étable. Au lieu d'avoir une petite allée centrale avec des bovins affouragés le long des murs dans des râteliers, on fit de larges allées centrales où l'on distribua la nourriture en inversant le sens des animaux, le système de curage passant alors derrière les vaches le long des murs. Bien entendu, ces nouveaux bâtiments ne comportaient pas de fenil au-dessus et on dut construire alors à côté de grands hangars pour stocker la nourriture et la paille.

GIGANTESQUE STABUL.

D'autant qu'apparut à cette époque la grosse balle ronde qu'on devait manipuler avec le tracteur pour l'amener dans l'allée centrale.
Mais apparemment, le système n'était pas encore satisfaisant. Les vaches étant attachées, il fallait lâcher matin et soir les veaux pour les faire téter. De plus, les autorités sanitaires et les institutions européennes ont décrété que ces bâtiments avaient un gros inconvénient, c'est qu'avec les tas de fumier qu'ils généraient, ils étaient à l'origine de la pollution des nappes phréatiques et de l'eutrophisation des milieux aquatiques. Il a donc été mis en œuvre un Plan de Maîtrise des Pollutions d'Origine agricole (PMTOA), appelée couramment «mise aux normes». Celle-ci consiste, soit à faire une fosse pour récupérer le jus de fumier (purin) qui suinte des tas et éventuellement couvrir ceux-ci pour éviter le ruissellement (ce qui revient très cher), soit construire une stabulation libre...

ENFIN LA STABULATION LIBRE...

Une stabulation libre est un grand hangar où les vaches et les veaux sont en liberté. Ces derniers tètent à volonté, les vaches sont affourragées sur une allée centrale bétonnée et se couchent sur une aire paillée. C'est à dire qu'elles se couchent et font leur déjections sur la terre qu'on recouvre régulièrement de paille. Cela a, d'après les spécialistes de l'environnement, l'avantage d'emprisonner les effluents d'élevage (notamment les nitrates), de les empêcher de se répandre dans le sol et de polluer les nappes. Ces éléments, jugés toxiques pour les milieux aquatiques, sont séquestrés dans la litière, laquelle sera enlevée au tracteur après un minimum de deux mois avant d'être épandue dans les parcelles de l'exploitation, là aussi en respectant certaines normes : distance minimale des points d'eau et des ruisseaux, densité à l'hectare contrôlée, respect des conditions météo. Les nitrates sont alors répartis sur des grandes surfaces, captés par les plantes. De plus, autre avantage de la stabulation libre, les bovins ne sont pas entravés et à l'époque actuelle où l'on se soucie beaucoup de bien-être animal, c'est jugé important par les décideurs européens. Il est même prévu d'ailleurs qu'il soit définitivement interdit à l'avenir d' attacher ceux-ci. Néanmoins, dans ce système libertaire les vaches ont tendance, si le paysan ne prend pas soin de continuer à passer dans les cases régulièrement pour leur parler, les toucher, les

apprivoiser, qu'au fil des générations, à retrouver une partie de leur instinct sauvage. C'est d'ailleurs pour cela, entre autres, que bien souvent on leur coupe les cornes, pour éviter qu'elles se battent entre elles ou ne blessent l'éleveur. Ce qui pour des « bêtes à cornes » est tout de même assez paradoxal.
Autre avantage de ce bâtiment, la hauteur de la couverture permet une bonne aération qui offre au animaux la possibilité d'hiverner dans une bonne ambiance et d'éviter les maladies pulmonaires. Hélas, par les très basses températures (-10°C à l'extérieur qui se traduit par 0°C dans le bâtiment) le veau qui naît, s'il est mal léché par sa mère ou s'il n'arrive pas à prendre le pis tout de suite, peut mourir de froid.
Bien entendu, l'alimentation et le paillage de ces grands bâtiments ne peuvent se faire à la main avec une fourche comme autrefois et les constructeurs de matériel rivalisent d'ingéniosité pour mettre sur le marché des pailleuses, mélangeuses et autres dessileuses. Seul problème, ces machines fonctionnent avec du fuel et vu son prix (lequel ne risque guère de baisser), cela ampute nettement le bénéfice de l'éleveur.

BEAU, MAIS CHER…

Le carburant pour faire marcher le tracteur, à la place de l'huile de coude pour actionner la fourche, n'est qu'une partie du coût supplémentaire occasionné par ces « beaux » bâtiments.
En effet, ces bâtiments modernes sont beaucoup plus gourmands en surface (et c'est pour cela qu'ils sont si imposants dans le paysage !!!). Si dans une ancienne étable on logeait une vache sur 4 m2 environ , il faut compter au moins le triple pour une stabulation. Sans compter que dans les anciens bâtiments, le fourrage était souvent stocké au-dessus, ce qui n'est plus le cas. Il faut rajouter des hangars de stockage à proximité.
Ces grands bâtiments génèrent, surtout avec le relief morvandiau et la présence d'endroits humides, des terrassements souvent longs et coûteux. Les quantités de béton et de ferraille sont importantes et le prix de revient par animal logé est de l'ordre de 1500 euros. Heureusement, (pour les agriculteurs et non pour les contribuables), ces constructions ont été aidées et subventionnées au niveau d'environ 40% (plus parfois pour les jeunes agriculteurs ou les constructions utilisant le bois).
Néanmoins, qu'ils perçoivent ces aides ou non, les agriculteurs doivent respecter certaines règles : couleur des murs, discrétion dans le paysage, bonne aération, alignements avec les autres bâtiments de la ferme, respects des points d'eau, proximité d'une

STABUL RÉCENTE.

borne à incendie… Pour cela, ils reçoivent la visite d'un architecte du CAUE du département (Conseil en Architecture Urbanisme et Environnement) envoyé par l'Etat qui doit veiller à ce que certaines règles soient respectées et doit valider le projet. Il est d'ailleurs assez curieux de constater que ces règles sont différentes d'un département à l'autre. Mystère ? Mais elles demeurent plus strictes dans un parc régional, naturellement !
Une autre dépense à ne pas négliger avec la stabulation libre, c'est le besoin de paille. Il faut environ six fois plus de celle-ci qu'avec une étable traditionnelle. Et ce, alors que la culture des céréales est devenue quasi anecdotique dans notre vieux massif. D'où un ballet incessant d'immenses camions-remorques qui amènent ce résidu de moisson en provenance des régions céréalières. Tout ceci est un coût supplémentaire important surtout comme en 2007 où la récolte fut mauvaise et le prix du transport élevé (5 kilos de paille/vache/jour à 0,08 euro le kilo, cela fait quand même 0,40 euro/vache/ jour d'hivernage : c'est énorme !). Mais en revanche, il faut reconnaître que cette paille mélangée aux déjections animales formera un bon amendement pour les terres du Morvan…tout en privant d'ailleurs les régions céréalières de matières organiques dont elles auraient sans doute besoin.

ET LES VIEUX BÂTIMENTS ?

La question se pose aussi de savoir ce qu'on fait des vieux bâtiments, pas aux normes, jugés inaptes à l'élevage moderne. Bien sûr, ici ou là, quelques agriculteurs se sont lancés dans l'agro-tourisme en les transformant en chambres d'hôtes. Mais là aussi, les normes sévères impliquent de lourds investissements difficiles à rentabiliser.
D'autres ont créé ailleurs, souvent en pleine campagne, de nouveaux sites d'exploitations, qui souvent dénaturent le paysage, en vendant leurs anciens

➡

bâtiments à des Parisiens ou des Hollandais. Certains savent les restaurer avec goût, en respectant les techniques traditionnelles…Pas tous !
Enfin, on trouve aussi beaucoup de ruines, villages ou hameaux fantômes qui rendent bien tristes ceux qui y ont connu l'époque d'une vie grouillante d'activité. Peut-être un jour certains seront sauvés pour faire des musées, comme on le fait avec les chaumières. Guère plus emballant !

■ PETIT BÂTIMENT... ET STABUL.

ET L'AVENIR ?

Il est bien difficile de prévoir l'avenir.
Quand on voit le nombre de ces grand bâtiments qui ont été construits ces dernières années, avec une part importante de subventions de l'Etat…
Quand on sait que l'avenir de cet élevage est uniquement lié à un seul marché, le marché italien, et la dernière crise sanitaire de la FCO (fièvre catarrhale ovine, mais touchant aussi les bovins) nous l'a encore rappelé…
Quand on sait que cet élevage moderne nécessite de plus en plus d'énergie et que celle-ci coûte de plus en plus cher…
Quand on sait que les subventions européennes représentent pour cette production et pour la région 80 à 130% du revenu des paysans…
Quand on sait qu'un consommateur qui voit le prix de l'essence de son automobile augmenter aura pour premier réflexe de diminuer sa consommation de viande.
Quand on sait qu'il faut qu'un bovin mange dix à quinze kilos de céréales pour faire un kilo de viande contre seulement quatre pour un porc…
…on peut logiquement se poser de nombreuses questions. Je vous laisse juges…

CONCLUSION

C'est vrai qu'une stabulation libre moderne c'est beau. Le travail du paysan est agréable, les vaches et les veaux y sont bien et y vivent en liberté dans une bonne ambiance. Je l'atteste. C'est vrai aussi que souvent par les teintes des toitures, l'implantation de haies pour les dissimuler, on peut arriver à faire de beaux bâtiments, relativement discrets qui s'intègrent assez bien dans le paysage du Morvan.
Mais au nom du respect de l'environnement, n'avons-nous pas aussi oublié de comptabiliser la dépense énergétique ? Et au fond la stabulation n'est-elle pas un luxe au regard de la fragilité du marché de la viande bovine ? ■

ANACHRONISMES LITTÉRAIRES :
Rions un peu…

L'évolution des bâtiments d'élevage est quelque chose d'assez technique…et qui parfois échappe aux écrivains qui veulent faire du « roman de terroir », sans jamais hélas avoir pratiqué de près la vie à la campagne.

Ainsi, dans un roman paru en 2006 et se déroulant en Morvan en 1940, on voit les deux femmes monter sur le tracteur et passer leur temps à nettoyer la stabulation. Or le tracteur n'est guère arrivé en Morvan avant les années 60 et les femmes ne l'ont enfourché que bien plus tard. Quant à la stabulation, elle ne date que des années 70 ! Mais sans doute l'action se déroulait dans un milieu exceptionnel, puisque la maison de la petite ferme comporte huit chambres et deux salles de bain !!!

Dans un autre livre, d'un auteur très connu, l'histoire se déroule au milieu du dix-neuvième siècle et le paysan est tellement débordé qu'il panse ses bêtes jusqu'à minuit. Sans doute à la chandelle ? Il faut savoir que jusqu'au milieu du siècle dernier, on pansait les bêtes uniquement de jour et on n'utilisait la lumière que pour les vêlages nocturnes. De plus, vu le nombre restreint d'animaux et la main-d'œuvre présente dans les fermes, on n'avait pas besoin de rester dans les étables jusqu'à minuit. Cette pratique est devenue plus courante avec l'explosion de la taille des exploitations et du nombre d'animaux…mais elle a surtout été permise par l'arrivée de l'électricité.

Quant à la palme, je la décerne à un des principaux écrivains de l'Ecole de Brive. L'histoire se passe en 1884. Je cite : « L'air pique un peu ; dans l'étable, les vaches commencent à cogner les cornadis ». Des cornadis en 1884 ! Pourquoi pas une caméra de surveillance ?